

## L'influence romane et la répartition géographique des infinitifs en -A, -O, -I, du breton

In: Annales de Bretagne. Tome 55, numéro 1, 1948. pp. 121-128.

---

Citer ce document / Cite this document :

Falc'Hun F. L'influence romane et la répartition géographique des infinitifs en -A, -O, -I, du breton. In: Annales de Bretagne. Tome 55, numéro 1, 1948. pp. 121-128.

doi : 10.3406/abpo.1948.1860

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/abpo\\_0003-391X\\_1948\\_num\\_55\\_1\\_1860](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/abpo_0003-391X_1948_num_55_1_1860)

---

## L'INFLUENCE ROMANE ET LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES INFINITIFS EN -A, -O, -I DU BRETON

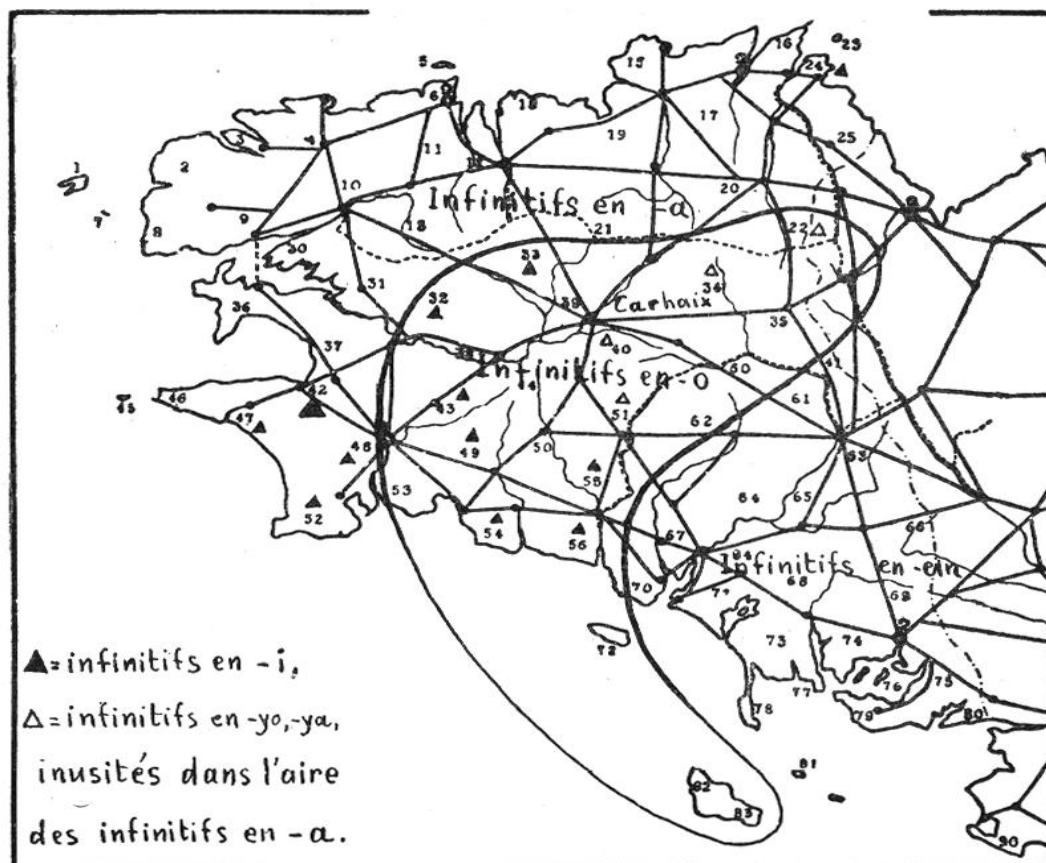
---

Dans un article « sur quelques infinitifs en *-i* du brittonique » (Et. celt. IV, p. 358-364), M. Vendryès écrivait : « Si l'on considère le breton armoricain, on y observe, en plus de l'existence de suffixes variés plus ou moins attestés en gallois, des flottements entre les désinences *-i*, *-a* et *-o*... Dans le choix des désinences du nom verbal, le breton ne suit pas les mêmes règles que le gallois... Cela dénote dans les deux langues des actions diverses qui ont bouleversé l'état ancien. »

La comparaison de l'*Atlas linguistique de Basse-Bretagne* (en abrégé ALBB) de Pierre Le Roux, et de l'*Atlas linguistique de France* (en abrégé ALF) de Gilliéron permet de déterminer les causes qui ont modifié l'état ancien du breton, et par là même accentué la différence entre le breton et le gallois.

En 1732, dans la préface de son *dictionnaire français-breton*, Grégoire de Rostrenen signalait une répartition géographique des infinitifs en *-a*, *-o*, *-i*, qui a été confirmée et précisée par l'ALBB. Le domaine des infinitifs en *-o*, c'est l'ancien diocèse de Cornouaille, à l'exception des presqu'îles occidentales qui bordent les baies d'Audierne et de Douarnenez, et la rade de Brest. Ce domaine a pour centre Carhaix, point de convergence des voies romaines de Basse-Bretagne. Il s'incurve au Sud-Est autour du Vannetais bretonnant, royaume des infinitifs en *-ein*. Il est bordé au Nord-Ouest par les anciens diocèses de Tréguier, de Léon, et les presqu'îles cornouaillaises, où prévalent les infinitifs en *-a*. A ne s'en tenir qu'à ces trois désinences, on peut donc dire que les infinitifs en *-o* du Centre séparent les infinitifs en *-a* du Nord-Ouest et les infinitifs en *-ein* du Sud-Est.

Telle est bien la situation attestée par les cartes suivantes de l'ALBB : 275 « pleurer », *gouela, gouelo, ouilein*, en gallois *wylo*; 295 « vendre », *gwerza, gwerzo, guerhein*, en g. *gwerthu*; 303 « habiller », *gwiska, gwisko, guiskein*, en g. *gwisgo*; 334 « souffler », *c'houeza, c'houeo, huehein*, en g. *chwythu*.



Repartition géographique des infin. en -a, -o, -ein,  
 d'après 18 cartes de l'ALBB

Mais la désinence *-ein* du vannetais n'est que la forme locale d'une ancienne désinence en *-i*, ou *-i* nasal, demeuré telle dans le reste du domaine bretonnant. Et il est des cas où les infinitifs en *-o* s'intercalent entre les infinitifs en *-ein* du vannetais et les infinitifs en *-i* du Nord-Ouest : ALBB, c. 93 « bouillir », *birvi, bervo, berùein*, en gallois *berwi*; 151 « pondre », *doi (dewi, defi)*,

*doo, doein*, en g. *dodi, dodwi*; 336 « suer », *c'houezi, c'houezo, huezein*, en g. *chwysu*.

Parfois les infinitifs en *-a* et en *-i* coexistent au Nord-Ouest, l'infinitif en *-i* n'occupant généralement qu'une aire très restreinte, aux environs de Quimper. Ex. c. 32 « vivre », *beva, bevi, beo, biùein*, en g. *byw*. Lorsqu'un infinitif en *-i* s'observe dans ce cas, on le trouve toujours à Ploaré (N° 42), sur la baie de Douarnenez (cf. cartes 188, 275, 295, 303, 307, 311, 340, 400).

La répartition des infinitifs bretons en *-a*, en *-o*, et de certains infinitifs en *-i*, obéit donc nettement à une loi géographique, dont on soupçonne qu'elle n'est pas sans rapport avec une influence ancienne agissant par Carhaix.

L'analyse de l'ALBB démontre que presque toute l'évolution de la langue bretonne en terre armoricaine, jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle environ, a été dominée par le rayonnement de cette vieille ville gallo-romaine, aujourd'hui déchue au rang de simple chef-lieu de canton. Et la comparaison avec l'ALF permet de relever, dans la région soumise à l'influence de Carhaix, spécialement dans l'aire des infinitifs en *-o*, une bonne dizaine d'indices de substrat pré-breton, se rattachant à l'influence lyonnaise à l'époque où Lyon était capitale des trois Gaules. Citons-en quelques exemples parmi les plus frappants.

1° *Un fait de vocabulaire*. — Dans la Cornouaille du Sud et au pays de Vannes, le nom de la poche (ALBB, c. 229) varie presque d'un canton à l'autre : *chakod, zakod, poch, sac'h, taset, pichet, bichet, fichet*. Pareille variété, avec des termes apparentés, ne se retrouve en pays de langue française que dans les provinces voisines du Lyonnais : *sakotcha, sakat, sak, tas, fata, begat, poche* dans la région parisienne, et *pochette* à l'Ouest d'une ligne Tours-Rouen (ALF. c. 1042).

2° *Un fait de sémantique*. — Seules en Basse-Bretagne les régions périphériques qui ont échappé à l'influence de Carhaix ont gardé au mot *merenn*, du latin *merenda*, son sens primitif de goûter; ailleurs, le mot désigne le repas de midi (cf. ALBB, cartes 155 et 156). Pareille évolution des noms primitifs du

goûter, dont *merenda*, se remarque en pays de langue française en de vastes régions, de Valence à la Wallonie, de la Suisse à la Vendée, où elle n'a pu être propagée que de Lyon (ALF, c. 385 et 687).

3<sup>o</sup> *Un fait phonétique.* — Le mot *lune* (ALF, c. 788) se prononce *lœn* ou *lén* dans le Lyonnais et le Jura, et sur les côtes de la Manche, de la Bretagne jusqu'en Flandre et en Wallonie. Une aire *lœn* serait continue de Lyon à la Bretagne et à la Normandie, n'était une interruption entre Nevers et Tours, due sans doute à une influence récente de Paris, par Orléans. En Basse-Bretagne, l'*u* de *un*, *unan* « un », *unnek* « onze », a évolué en *œ* (1) dans la région centrale soumise à l'influence de Carhaix (ALBB, c. 113, 127, 202, 285, 291); le timbre *u* n'a survécu qu'à la périphérie.

Revenons à présent aux infinitifs. En pays de langue française, l'influence lyonnaise s'est manifestée par la propagation d'infinitifs en *-i* et en *-o*, qui s'opposent à la fois aux infinitifs en *-a* du Midi, et aux infinitifs en *é* (= *er*) de Paris.

Les infinitifs en *-o*, usuels dans les 8 localités les plus voisines de Lyon, plus une localité suisse (N<sup>o</sup> 936), se retrouvent régulièrement aux environs de Cherbourg (N<sup>o</sup> 393, 394), beaucoup moins souvent aux environs de Béthune et de Lille, plus rarement encore aux environs de Bar-le-Duc et de Langres. Les infinitifs en *-i* les mieux représentés se rencontrent de la Savoie à la Wallonie, puis au Nord d'une ligne Caen-Granville, enfin dans les Deux-Sèvres (N<sup>o</sup> 417, 418); d'autres ne sont mentionnés que dans les Deux-Sèvres, et en quelques rares localités s'échelonnant du Jura aux Flandres, ou à la lisière Nord de la Wallonie (surtout au N<sup>o</sup> 190). Tels sont les faits essentiels qui ressortent de la centaine de cartes que l'ALF consacre aux infinitifs (voir par exemple les cartes 60 « arroser », 991 « peler », 997 « percer », 1081 « pouvoir », 1183 « saler », 1200 « savoir », 1263 « suer », 1321 « tousser », etc.).

La situation qui en résulte dans le département de la Manche est particulièrement complexe, mais instructive pour la comparaison avec le domaine bretonnant. On y trouve :

(1) Il s'agit d'un *œ* nasal, comme précédemment dans *lœn*.

a) Autour de Cherbourg (N<sup>os</sup> 393, 394) des infinitifs en *-o*, vestiges d'une influence lyonnaise.

b) Plus au Sud (N<sup>os</sup> 386, 387, 395), de très rares infinitifs en *-a*, dernières survivances d'une influence méridionale qui fut supplantée par celle de Lyon (cartes 1017, 1152, 1311, 1348).

c) Entre Cherbourg, Granville et Caen, des infinitifs en *-i*, vestiges d'un autre apport lyonnais.

d) Un peu partout, des infinitifs en *-er*, d'origine parisienne, qui supplantent graduellement les anciens infinitifs en *-a*, *-o*, *-i*.

Peut-on expliquer, par les mêmes influences que dans la presque île normande, la répartition des infinitifs en *-a*, *-o*, *-i* au fond de la presque île bretonne? Dans une large mesure, semble-t-il, grâce à des verbes bretons empruntés aux dialectes français, et qui ne se retrouvent pas en gallois.

Soit le verbe *marquer*. Le *Dict. fr.-bret.* de G. de Rostrenen, si précieux par ses variantes dialectales, en donne les traductions suivantes : *mercqa*, *mercqi*, Haute-Cornouaille *mercho*, Vannetais *merchein*. La répartition des deux premières formes n'est pas indiquée, mais il est probable que *mercqi* n'occupe qu'un domaine assez restreint entre *mercqa* et *mercho* dans les environs de Quimper (comparer avec ALBB, c. 32 « vivre »).

Dans la carte 819 « marquer » de l'ALF, nous relevons 6 *merka* en Haute-Garonne et Ariège, 3 autres au Nord de la Gironde, et un *merké* en Vendée. Compte tenu de la réfection certaine de *merké* (1), nous pouvons y voir les débris d'une ancienne aire continue *merka* qui s'est étendue jusqu'au fond de la Basse-Bretagne, par le domaine actuel du breton *merka*.

*Merki* nous est fourni par une île anglo-normande, Siercq (N<sup>o</sup> 398), et une localité proche de Granville (N<sup>o</sup> 378); *marki* par les N<sup>os</sup> 417 et 418 dans les Deux-Sèvres, sur une ligne Lyon-Nantes, et par deux localités wallonnes (290, 293). Or, un infinitif en *-i* commun à ces trois régions a d'ordinaire sa source à Lyon, bien qu'il en ait disparu dans le cas présent (voir, par exemple,

(1) Un infinitif *marka* est fréquent dans les environs.

les cartes 880 « mouiller », 905 « nettoyer », etc.). Le *mercqi* cornouaillais, le *merchein* vannetais sont donc des vestiges d'une aire d'infinitifs en *-i*, d'origine lyonnaise, qui était en train de submerger, en Armorique occidentale, les infinitifs en *-a* de Narbonne-Bordeaux, lorsque la bretonisation du pays est venue arrêter le mouvement.

*Marko* est attesté dans les 9 localités qui, autour de Lyon, conservent habituellement les infinitifs en *-o*; par exception, il n'est pas noté aux environs de Cherbourg. Quant au *-ch-* de *mercho* et *merchein* en breton, il s'explique comme celui de l'ancien français *mercher* ou *merchier*, aujourd'hui supplanté par *marquer*.

L'aire des infinitifs bretons en *-o* devait se rattacher anciennement à celle des infin. en *-o* du Cotentin, par la voie romaine de Carhaix à Corseul, Dinan, Pontorson, Avranches et Cherbourg; et l'aire des infinitifs vannetais en *-ein* et cornouaillais en *-i* à celle des inf. en *-i* des Deux-Sèvres, par la route de Vannes à Nantes et Poitiers. L'extension des infinitifs en *-o* a dû être postérieure à celle des infinitifs en *-i*, parce que, partout où on les rencontre, Lyonnais, Artois, Cotentin, Cornouaille, ils occupent un domaine moins vaste que celui des infin. en *-i* qui les enserrent : s'étirant sans doute le long des voies romaines au moment des invasions barbares, ils ont été résorbés plus vite, et n'ont laissé de vestiges qu'autour de quelques centres.

Une autre indication, moins détaillée, mais aussi nette, nous est fournie par le verbe *veiller*. Gr. de Rostrenen donne : *beilha*, Vannetais *beilhein*. La carte 1355 de l'ALF mentionne *bêlha* (1) dans le Midi, et *vêlhi* au nord d'une ligne Caen-Granville, puis de la Savoie à la Wallonie. Il semble naturel d'expliquer par le *bêlha* du Midi le *beilha* breton du Nord-Ouest, et le *beilhein* vannetais par une influence postérieure du *vêlhi* lyonnais.

Du même mot latin *vigilare*, le gallois a fait *gwilio* ou *gwilied*, avec une double désinence d'infinitif dans les deux cas, *-i* plus *-o*, ou *-i* plus *-ed*. En Basse-Bretagne et en Lorraine, on relève aussi

(1) Pour la commodité de l'impression, nous transcrivons *l* mouillé par *lh*.

de rares infinitifs en *-yo*, produits du croisement d'un infinitif en *-i* avec un infinitif en *-o* (voir dans l'ALBB, c. 309 « nommer », *hanvi*, *haono* [de *hanvo*] et *haonyo*, N<sup>os</sup> 24, 60, 34, etc.; dans l'ALF, c. 1081 « pouvoir », *pouvo* et *pouvi* autour de Cherbourg; *pæyo* et *pouytor* autour de Langres et dans les Vosges). La désinence en *-io* est encore très productive en gallois.

Du verbe *recevoir*, G. de Rostrenen donne les traductions suivantes : *receff*, *receo*, *recevi*, Van. *receuein*, *receü*. Si la première forme est une archaïque variante graphique de la seconde, les deux seules formes fondamentales sont *receo* (van. *receü*) et *recevi* (van. *receuein*).

L'ALF, carte 1135, mentionne un infinitif en *-o*, *rsevo*, autour de Cherbourg (N<sup>os</sup> 393, 394), en Suisse (N<sup>o</sup> 936), autour de Langres (N<sup>os</sup> 17, 26 à 28), et de Bar-le-Duc (N<sup>os</sup> 143, 144, 153). Autour de Cherbourg, *rsevo* est entouré d'une aire *rsevé* (i.e. *recever* au lieu de *recevoir*), indice d'un remplacement systématique, ici fautif, des anciens infinitifs en *-o* (et en *-i*) par des infinitifs en *-é* (*-er*). *Resevi* est attesté dans l'Ain (N<sup>o</sup> 926), la Creuse (N<sup>o</sup> 602) et le nord de la Gironde (N<sup>os</sup> 549, 650). La valeur du témoignage de toutes ces localités est renforcée par le nombre d'archaïsmes qu'on y rencontre par ailleurs.

Dans le Doubs (N<sup>o</sup> 41), *resyer* trahit l'invasion récente de la désinence infinitive en *-er*, qui s'est ici ajoutée à celle en *-i*; comparer avec *risi* ou *risir* en Wallonie.

Une forme *resèvr* largement attestée (N<sup>os</sup> 30, 510 à 513, 800-801, 829, 912, 920, etc...) pourrait également expliquer le *receff* de G. de Rostrenen. Quant à la communauté d'origine des formes bretonnes *receo* et *recevi*, et des formes romanes *rsevo* et *resevi*, il paraît difficile de la révoquer en doute.

Un dernier argument nous sera fourni par le verbe *miauler*. Gr. de Rostrenen donne : *myaoual*, *myaoui*, Vannetais *myañnein*. En pays de langue française, *myolé* (*miauler*) prédomine au Nord, et *myaoula* dans le Midi. Les environs de Lyon et de Cherbourg s'accordent sur *myolo*. Il est possible, mais non certain, que le breton *myaoual* se rattache au *myaoula* du Midi. Le gallois dit *mewial* ou *mewian*. Mais il est difficile de séparer le *myaoui*



breton de *myawi*, *myèwi*, *myèwé* relevés en Wallonie (Nos 188, 189, 199; 195; 192), région imprégnée de formes lyonnaises; de séparer le *myañnein* vannetais du *myâné* qu'on trouve dans la Loire (N° 905), la Côte-d'Or, la Somme, régions qui ont dû recevoir des formes lyonnaises plus récentes, où *myâné* a des chances d'être un ancien *myâni*, lequel expliquerait *myañnein*.

La comparaison des faits bretons et des faits romans dans le domaine de l'ancienne Gaule permet donc de déceler en Basse-Bretagne la succession de deux influences latines antérieures à la bretonisation : une influence méridionale qui s'est étendue à toute la Basse-Bretagne; puis une influence lyonnaise, plus profonde, qui a recouvert la précédente dans le pays de Vannes et la majeure partie de la Cornouaille.

L'influence méridionale expliquerait la répartition actuelle des infinitifs bretons en *-a*, l'influence lyonnaise la répartition des infinitifs en *-o*, et de beaucoup d'infinitifs en *-i* ou en *-ein*.

En résumé, le breton n'a sans doute pas emprunté au roman des désinences d'infinitif qu'il devait déjà posséder, mais seulement leur répartition géographique sur le sol armoricain au moment de l'émigration bretonne.

F. FALC'HUN.

*Post-scriptum.* — A l'intention des romanistes qu'auront surpris les hypothèses avancées dans cet article, j'ajoute un mot sur leur origine. Une étude des dialectes bretons et de l'ALBB, poursuivie depuis dix ans, m'a révélé l'importance des voies romaines et de Carhaix, leur centre de convergence en Basse-Bretagne. Lorsque, sans ignorer pour autant les travaux des dialectologues français, j'ai examiné une à une les cartes de l'ALF, j'ai appliqué la méthode qui m'avait servi pour l'ALBB. J'avais constamment sous les yeux la *Table de Peutinger*, l'*Itinéraire d'Antonin*, et le texte capital de Strabon relatif à la création en Gaule d'un réseau de voies romaines ayant son centre à Lyon (cf. Grenier, *Archéologie gallo-romaine : les routes*, planches I et II, et pp. 33-42). D'où l'explication proposée pour les correspondances observées entre différents dialectes français d'une part, entre ALF et ALBB d'autre part. Depuis les invasions barbares, une barrière linguistique s'est élevée en Armorique, et Paris a supplanté Lyon comme capitale, reprenant sur d'autres bases l'unification linguistique que Lyon avait amorcée. Il n'est que de remonter à la période gallo-romaine, et à l'influence lyonnaise, — succédant à celle de Narbonne, premier centre de romanisation —, pour trouver la clé de correspondances qui, sans cela, demeureraient inexplicables. Cet article ne donne qu'une petite partie, limitée par le sujet, des correspondances ainsi observées.